

**L**e petit carrosse s'arrêta au milieu de la cour du manoir de Rosières. Les jambes rouillées et le dos courbaturé, Pierre défroissa son habit avant de descendre. Une rafale de pluie lui cingla le visage.

– Quelle arrivée! se dit-il à lui-même en renouant sa cravate que le vent avait défaits.

Il observa la triste façade de pierre blanche. La maison de son oncle maternel était entourée de douves, comme les châteaux des temps anciens, mais c'était un bâtiment moderne et en bon état. Cela rassura un peu Pierre. Il avait toujours vécu à Paris, loin de la campagne, et s'était imaginé devoir dormir sur la paille durant son séjour.

– Attendez! s'écria-t-il en voyant un valet bossu emporter ses bagages. Je préfère garder ceci avec moi!



Il courut récupérer sa pochette de cuir qu'il pressa contre lui.

La salle à manger était sombre et sinistre. Un petit homme blond aux épaules étroites se leva de table pour accueillir Pierre.

– Cher neveu! Nous ne vous attendions pas si tôt dans la soirée!

– Bonsoir, Monsieur mon oncle, répondit Pierre en s'inclinant. Bonsoir, ma tante.

La femme resta penchée sur son assiette, le saluant d'un grognement peu aimable. Pierre contourna la table pour s'asseoir face à elle. Elle lui fit une impression terrible. C'était une femme énorme. Son front bas était couronné de cheveux roux coiffés de cornettes. Elle se tenait penchée sur une montagne d'os qu'elle rongait furieusement, tandis que son mari semblait se contenter d'un peu de soupe. Au moins, tous deux étaient vêtus dans leur négligé, cette tenue simple qu'on ne portait qu'en privé. Pierre n'aurait pas à faire trop d'efforts d'élégance avec eux.

– Vous êtes seul? s'étonna son oncle.

– Mon père a dû rester à Paris pour veiller à l'avancement des travaux de notre maison. Il espère me rejoindre vite. Il m'a confié ceci pour vous...

Pendant qu'on lui apportait une soupe tiède et un morceau de pain, Pierre tira de sa pochette la lettre pour son oncle. Celui-ci parcourut les lignes en plissant ses paupières sous ses épais sourcils.

– Ainsi donc, vous écrivez de la poésie? s'étonna l'oncle.

– Oh, je... j'essaie! bredouilla Pierre qui avait redouté ce moment durant tout son voyage. Monsieur mon père pense qu'il est temps pour notre famille d'obtenir des titres de noblesse. Il voudrait pour cela que je devienne le secrétaire de Mademoiselle, la nièce du roi. Il m'a demandé d'écrire pour elle un recueil de poèmes qui me fasse remarquer.

– Excellente idée! approuva son oncle.

– Il faudra que vous nous fassiez la lecture de vos vers! s'écria soudain la tante d'une voix enrouée. Votre père savait si bien faire rimer les mots, avant qu'il ne se mêle de politique!

Elle avait enfin levé les yeux vers lui et Pierre trouva son regard encore plus désagréable que son indifférence. C'était un regard... vorace!

– Hélas, je n'ai que douze ans, je ne suis qu'un apprenti poète! répondit-il en rougissant.

– N'importunez donc pas cet enfant! fit l'oncle. Laissez-lui le temps de se reposer. Après ces deux jours de route, je suis sûr qu'il souhaiterait qu'on lui montre sa chambre!

Pierre opina, avalant sa soupe aussi vite que possible pour échapper à de nouvelles questions. Son oncle le regarda dans les yeux.

– Le calme de la campagne vous sera profitable pour rédiger votre recueil. Il semble que votre père place de grands espoirs en vous, mon neveu. Ma regrettée sœur, votre mère, aurait été fière de vous savoir à la cour de Louis XIV!

Pierre serra les dents très fort, comme chaque fois qu'on lui parlait de cette mère qu'il n'avait pas connue et qui lui manquait tant. Il avait été surpris, en entrant, de découvrir à quel point son oncle et sa tante étaient jeunes. Alors que son vieux père avait plus de soixante ans, eux

devaient être à peine âgés de trente-cinq ans. L'âge que sa mère aurait aujourd'hui, si elle était en vie. L'oncle ajouta avec émotion :

– Je crois presque la revoir assise à votre place. Vous avez son regard et sa bonne mine.

– Un très joli garçon, approuva sa femme d'un air gourmand. Joli à croquer!

Pierre se leva brusquement. Une goutte de sueur glissa le long de son dos. Était-ce l'épuisement qui lui faisait entrevoir un sens effrayant à chaque regard et à chaque mot?

– Ma tante, mon oncle, je me réjouis de passer les prochains jours sous votre toit. Mais, vous avez raison, je voudrais me reposer de mon long voyage!

Tandis qu'il quittait la table, il entendit la femme murmurer derrière lui :

– Je goûterais volontiers à ce petit cou bien tendre!

En se retournant, il s'aperçut qu'elle s'adressait à une servante qui lui présentait le plat de viande. Cela ne suffit pas à le tranquilliser. Il s'empressa de suivre le valet dans l'escalier.

En montant à l'étage, Pierre aurait juré que les portraits sévères accrochés aux murs le suivaient du regard. La bougie que tenait le valet formait un halo autour de la bosse qui lui tordait le dos. Le moindre craquement de parquet, la moindre ombre projetée sur les boiseries cirées, faisait frémir Pierre. *Calme-toi donc, idiot!* se dit-il. *Tu es juste fatigué.*

Le valet le guida jusqu'à la dernière porte de la galerie, entra dans une chambre glaciale et alluma un bougeoir sur un petit bureau. Il allait repartir quand Pierre poussa un cri.

– Quelle est cette diablerie ?

Posée contre le mur, dans un coin de la pièce, une paire de grandes bottes en cuir s'était mise à bouger ! La botte droite s'agitait de plus en plus rapidement, comme si un être invisible tapait du pied. Le valet s'avança.

– Pchhht ! siffla-t-il. Il suffit !

La botte sursauta, faisant s'écrouler l'autre. Une ombre noire en surgit, filant entre les jambes de Pierre pour bondir sur le lit. Ce n'était qu'un gros chat, aux poils noirs et luisants. Pierre se

sentit ridicule. Mais quelle idée pour un chat de se cacher dans une botte !

– Non, non ! gronda le valet. Vous ne dormirez pas ici, messire Chat. La chambre est pour monsieur Pierre, cette nuit.

Il prit l'animal dans ses bras, l'emportant avec lui.

– Laissez-moi le briquet et une autre bougie ! s'écria Pierre avant qu'il fût parti.

– Bien, Monsieur.

Le valet se tourna et, pour la première fois, Pierre vit vraiment son visage. Sa laideur le faisait paraître plus vieux, mais ils devaient tous deux avoir le même âge.

– Il se peut que j'aie envie d'écrire cette nuit, ajouta-t-il en rougissant. L'inspiration survient parfois quand on l'attend le moins !

Il n'avait pas à se justifier auprès d'un valet, mais il ne voulait pas passer pour un poltron devant lui.

– Si Monsieur a besoin de moi, je serai juste à côté, dit le valet en caressant le chat ronronnant dans ses bras. Je me nomme Riquet.

Une fois seul, Pierre ramassa les bottes. Le cuir était lacéré de griffures profondes, comme si le chat avait cherché à les réduire en miettes. Il les cacha derrière les lourds rideaux. Pierre savait qu'il ne pourrait plus s'empêcher d'imaginer qu'elles allaient prendre vie pendant son sommeil. Il resta un moment au milieu de la grande pièce. Les tapisseries ternes pendues aux murs semblaient dissimuler des portes dérobées, des dangers sans visage. Il poussa le verrou en repensant au regard effrayant de sa tante. La lueur de la bougie faisait bouger les ombres dans les tentures du lit, comme si elles étaient agitées par une respiration. Pierre eut très envie d'aller vérifier que rien ne se cachait sous le meuble, mais il se l'interdit. À douze ans, on n'est plus un enfant. On n'a plus peur des fantômes. Pourtant, des fantômes, Pierre en voyait partout depuis toujours. Au début, il en avait parlé mais, en grandissant, il avait vite compris que cela ne lui attirait que des moqueries. «Tu as trop d'imagination!» riaient sa sœur et ses grands frères. Alors il avait appris à se taire.

En repensant à sa famille, Pierre se sentit encore plus désolé de devoir passer la nuit si seul. Il maudit les poèmes qu'on l'envoyait écrire dans cet endroit lugubre.

Le vent pluvieux giflait bruyamment les carreaux. Pierre ne réussirait jamais à dormir avec un tel vacarme. Que faire, alors?

Il prit une chaise pour s'installer au bureau, sous le portrait d'une jeune femme blonde et pâle. Il tira de sa pochette son nécessaire à écriture et le précieux carnet offert par son père. La couverture d'or et de nacre suffit à l'intimider. Pierre tourna avec soin les feuilles épaisses et lisses. Il prit la plume, la trempa dans l'encre, et l'approcha de la première page vide. La pointe resta suspendue, puis se mit à trembler. Pierre essaya de se rappeler les conseils de son père: «Écris sans trop réfléchir! Il sera toujours temps de corriger ensuite. Le pire serait d'attendre que l'inspiration tombe du ciel. Il vaut mieux se lancer et ne pas reculer!»

Mais Pierre ne savait même pas à quoi ressemblait cette jeune Mademoiselle, à qui il devait